

Les camarades adresseront tout ce qui concerne

l'en dehors

à E. ARMAND

22, cité St-Joseph, ORLÉANS

4^e ANNÉE, n° 59

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

l'en dehors

25 cent.

35 cent. pour l'étranger



bi-mensuel

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. 25

Abonnements de propagande } — 18 fr. — — 24 fr. 25
à 4 exemplaires de chaque numéro

Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 40

Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Si l'humanité, moins une personne, était d'une même opinion, et qu'une seule personne fût d'une opinion contraire à celle du reste du monde, l'humanité ne serait pas plus fondée à imposer silence à cette seule personne que celle-ci ne serait fondée, possédant le pouvoir, à imposer silence à l'humanité... Le mal particulier qui résulte d'imposer silence à une opinion c'est d'en dépouiller le genre humain, la postérité aussi bien que la génération présente; ceux qui ne partagent pas l'opinion en question, plus encore que ceux qui la partagent. Si cette opinion est juste, ils sont privés de l'occasion de changer l'erreur pour la vérité; si elle est erronée, ils perdent ce qui vaut presque autant, l'occasion d'acquiescer cette perception plus claire et cette impression plus vive que laisse la vérité lorsqu'elle est confrontée avec l'erreur.

John-Stuart MILL.

Compagnons, amis, sympathisants de Paris, de la Banlieue, du Centre retrouvons-nous à notre Journée de Plein Air du lundi de la Pentecôte Voir tous détails à la 3^{me} page (à la fin du feuilleton)

Prolétarianisation

On voudrait à tout prix que le problème social, qui embrasse toutes les sphères de la vie morale et économique, se réduise à un problème de classe, de classe prolétarienne.

Le problème fondamental, c'est de savoir si l'anarchisme a besoin d'être « prolétarié » ou si c'est le prolétariat qui a besoin d'être « anarchisé ».

La dialectique marxiste a eu toujours comme méthode d'effleurer les problèmes au lieu d'aborder leur solution en face.

Le penser anarchiste ne peut être prolétarié ou embourgeoisé sans disparaître totalement en tant que concept.

Les révolutionnaires de classe comprennent-ils pourquoi nous nous obstinons dans notre situation et pourquoi nous y sommes ?

Nous sommes contre toute justice, tout pouvoir, tout Etat fondés sur les besoins d'une classe, parce qu'ils ne peuvent pas s'identifier avec les besoins des autres classes. Et si l'anarchisme aspire à l'abolition du privilège et de l'exploitation qui étouffent la vie économique de la classe prolétarienne, ce n'est pas pour la hisser sur le pavois.

La conception de classe du progrès que les marxistes nous voudraient imposer est l'irréconciliable adversaire de l'anarchisme — il n'est aucun terrain d'entente entre eux.

Anarchisme et prolétariat deviendront des termes antagoniques, si par le terme « prolétariat » il faut entendre un dogme de classe, aux antipodes de l'éthique qui découle de notre idéalisme.

Prolétarianisation de l'anarchisme ? Non point.

Anarchisation du prolétariat et des autres composants de la société — telle est notre œuvre présente, notre tâche de toutes les heures présentes.

Enrique Nido.

En guise d'épilogue

Gambetta nous avait enseigné que le cléricisme n'était pas un article d'exportation. Je crois que le féminisme n'est pas un article de ménage. N'allez pas croire que je reproche au vote féminin l'élection de Mac Mahon, pardon... du Maréchal Hindenburg, ni la loi, qui dans un des Etats de la République Etoilée, fait jeter en prison le maître d'école qui fait connaître à ses élèves les idées de Darwin. J'estime que tout cela et le reste, c'est la faute des hommes et ils récoltent là ce qu'ils ont semé. Voici mon histoire : je connais un Comité composé de fonctionnaires ou figurent des dames propagandistes du féminisme et des messieurs non moins partisans du féminisme que leurs camarades de comité. Or, pour que ces féministes se rencontrent — dames et messieurs — les femmes de ces derniers astiquent les souliers, représentent les chaussettes, brossent les vêtements, faute de quoi les messieurs féministes ne se trouveraient pas en tenue décente pour rencontrer leurs collègues dames. D'ailleurs, comme il y a la maison à entretenir et les gosses à garder, on ne voit jamais les femmes des messieurs féministes de ce Comité assister aux réunions de propagande que tiennent leurs collègues du beau sexe. Je veux bien croire au féminisme, mais je demande auparavant à ce que ses championnes amènent leurs partisans du sexe masculin à commencer par être féministes chez eux. Sinon, ils me permettront de considérer leurs revendications comme... de la blague.

QUI CÉ.

Aux Compagnons

Au moment où j'écris ces lignes, il me manque 500 fr. pour atteindre aux 2.000 que j'aurai à verser à la fin du mois. Et c'est d'autant plus incalculable qu'un grand nombre d'abonnés venant à échéance le 15 mai. Il est de toute nécessité que nos abonnés prêtent leur attention la plus sérieuse à la mention qui figure sur leur bande et qui leur annonce que leur abonnement est terminé.

On se rendra compte également que le total de la liste de souscription est inférieur à ce qu'il est habituellement.

Nous tenons toujours des listes de souscription à la disposition de nos amis. Nous n'en avons pas une seule en circulation en ce moment!!!

Ce n'est pas nous « faire mousser » que rappeler que l'en dehors est le seul organe anarchiste de langue française qui fournisse des documents d'une originalité indéniable, comme on n'en trouve pas ailleurs; qui expose, défend des thèses que nul des journaux qui s'en approchent, idéologiquement parlant, ne veut discuter ou même effleurer... Cette situation, à l'extrême pointe de la culture individualiste ne va pas sans inconvénient, elle nous ferme maintes portes, mais elle justifie l'effort constant que nous réclamons de « ceux qui nous aiment ».

Le prochain numéro avant le 15 juin sans doute.

E. A.

La Virginité stagnante

Durant ces dernières années on a prêté une grande attention à l'importante question des relations sexuelles. Des centaines de romans, des milliers d'articles ont été traités ce sujet, à tel point qu'il semble qu'il n'y ait plus rien à dire. Mais, justement, a-t-on dit tout ce qu'il y avait à dire? Est-ce que les écrivains qui se sont occupés de la question ont osé présenter le problème sous son véritable aspect? Je réponds hardiment « non ». De nombreux hommes ont formulé leurs théories, de non moins nombreuses femmes, d'une plume facile, ont brillamment effleuré ce sujet, glissant sur les faits réels que laissent ignorer, en général, leurs sœurs souffrantes, patientes, solitaires. Mais où est la femme célibataire qui a jusqu'ici osé exprimer tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle sent sur cette question, la primordiale dans sa vie?

En tant que femme, je me refuse à m'enrôler dans cette conspiration du silence. Dans l'intérêt de mon sexe, qui forme actuellement la plus grande portion de l'humanité, je suis résolue à dire tout ce que je pense.

Qu'on me laisse commencer par cette affirmation que la femme morte sans avoir connu l'amour de l'homme, sans avoir eu la chance d'être mère, a complètement manqué le but de son existence. Je maintiens que la vie de cette femme-là n'a été qu'un désappointement torturant, une vie de myopie morale, un état d'égarement mental. Je sais que des centaines de femmes protestent contre ces assertions. Elles lèveront les mains vers le ciel, indignées qu'une femme manque ainsi à la pudeur, à la dignité de son sexe. « Nous sommes pleinement heureuses — énonceront-elles avec conviction et selon la classe à laquelle elles appartiennent — notre emploi, nos travaux d'agrément, notre jardinage, nos œuvres sociales, la société de nos amies femmes font notre bonheur. » Ah mes sœurs, comme vous manquez de sincérité! Vous savez bien que ce bonheur est factice. Vos travaux d'aiguille, vos chats, vos chiens, vos oiseaux, vos manies ne sont que trompe-l'œil destinés à masquer votre ennui. Et quant aux charmes qu'offre la compagnie des personnes de votre sexe — eh bien! qu'un homme, modérément intéressant, ne paraîsse qu'une journée sur la scène : vous verrez alors quelle compagnie vous préférerez.

N'est-ce pas sain et naturel? Nous recherchons l'amitié des hommes conformément à un instinct sexuel indéclinable. Ne sont-ils pas notre complément, ne sommes-nous pas le leur?

Pénétrons dans un compartiment de chemin de fer, dans un véhicule utilisé pour le transport en commun, il ne vous sera pas difficile de reconnaître les femmes qui sont célibataires de celles qui ne le sont pas. La femme qui « vit avec quelqu'un » possède un regard tranquille, qui contraste avec l'expression anxieuse de la jeune fille qui ne fréquente aucun homme et dont les yeux se dirigent vers toute personne de sexe masculin qui fait son apparition, quelquefois avec un air de vague espérance, le plus souvent avec une morne apparence de désespoir.

Mon tableau n'est pas forcé. Il est exact pour les neuf dixièmes de la multitude de femmes seules qui peinent quotidiennement pour refouler la plus impérieuse et la plus aimable de toutes les émotions humaines. Les quelques hommes qui vivent, par force, dans un état de chasteté complète, ne dissimulent pas leurs désirs aux amis de leur sexe : ils avouent fort bien qu'ils cherchent des compagnes et n'en éprouvent aucune honte. Mais de peur d'être prises pour « chassesuses de maris » ou « coureuseuses » selon le cas, les femmes cachent et s'efforcent de réprimer leur impulsion si naturelle; on les compte par milliers, celles qui font un effort désespéré pour qu'on ignore le chancre qui dévore leur cœur.

Essayez de vous représenter l'état d'une personne condamnée à vivre de croûtes de pain tandis qu'elle en voit d'autres assises à une table abondamment servie; imaginez cette malheureuse forcée dès son enfance d'obéir à une loi qui la prive de la nourriture saine qui convient à son organisme et à qui on a appris à féliciter les convives sur leur robuste appétit et leur joyeuse pratique des plaisirs de la table.

Telle est la situation de la « femme seule » moyenne. Une faim perpétuelle la dévore, une soif fiévreuse la consume au cours des longues années où elle attend l'amant qui ne vient pas, auquel elle s'est donnée passionnément et tout entière par la pensée. Sans hésitation, je déclare que ces paroles du plus beau des chants d'amour :

Sur ma couche, pendant les nuits,
J'ai cherché celui que mon cœur aime;
Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé (1),
reflète la pensée de centaines de milliers de vierges.

J'ai écrit plus haut que la vierge est moralement et mentalement involuée et incomplète. La plus belle de ses émotions demeure inassouvie : dans un état de vir-

(1) Cantique des Cantiques, III, 1.

ginité constante, elle risque même d'être atrophiée. La nature a planté dans le cœur de la femme le désir d'aimer et d'être aimée; de la façon la plus claire possible, elle a prescrit l'indispensabilité d'exercice pour tous les organes du corps. Elle a doué la femme de qualités et de charmes qui attirent l'homme; elle l'a pourvue de fonctions physiques spéciales, qui ne peuvent s'accomplir qu'avec l'assistance masculine, ayant pour but son développement féminin éthique, mental, corporel et la perpétuation de l'espèce. La femme qui est écartée de l'amour et de la maternité par les exigences d'un état social mal compris est insexuée de force et arbitrairement rendue contre nature. On reconnaît avant peu, j'en suis sûre, que le célibat stagnant des femmes est plus ruineux dans ses effets que la prostitution. Le système de mariage en vigueur actuellement est responsable en grande partie de la plaie célibataire qui nous ronge.

Journallement, les preuves nous sont fournies des maux physiques qu'engendre une virginité longue ou constante. Le manque d'usage affaiblit, dérange tout organe. Seuls les constituants pervertis des civilisations décadentes s'interdisent l'exercice des fonctions sexuelles.... Les primitifs, à cet égard, bien plus sages que les civilisés. La nature, c'est entendu, punit avec la même rigidité et l'abus et l'abstinence. Mais est-elle aussi impartiale en réalité? Un dissolu peut poursuivre une longue carrière de débauché sans que sa santé s'en ressentisse beaucoup; mais la vierge ne s'en tire pas aussi facilement. L'hystérie, la forme la plus commune de maladie chronique, est le résultat presque inévitable du célibat absolu; on la retrouve bien plus fréquemment chez la femme que chez l'homme, et les spécialistes les plus experts sont en majorité d'accord pour reconnaître que neuf fois sur dix la continence est la cause première de cette affection. La menstruation, qui joue un rôle tellement important dans la vie de la femme, ne s'accomplit pas sans troubles chez les vierges. Bien souvent elle s'accompagne de souffrances et il n'est pas rare qu'elle fasse défaut. L'altération profonde de la santé qui sévit chez de nombreuses femmes célibataires n'a pas d'autres raisons et il s'ensuit de très graves inflammations des organes de la reproduction. L'état de célibat est un état morbide : il prédispose le corps à la maladie et à la souffrance. L'anémie, la chlorose sont des résultats fréquents de la virginité continue. Chaque jour, dans les rues, vous croisez les victimes de cette violation de la nature, reconnaissables à leurs visages pâles ou au teint jaune terreux, à leurs yeux éteints, à leurs regards sans chaleur, à leur pas lourd, sans souplesse. Elles ressemblent à des fleurs qui se flétrissent prématurément faute d'un soleil vivifiant, mais qui s'épanouiraient et prospéreraient si elles étaient transportées à temps dans une atmosphère d'amour...

Après de longues années de passion réprimée, un amant se présente et la vierge de trente-cinq ou quarante ans s'accouple. Une union tardive vaut mieux qu'un célibat permanent sans doute, mais le manque d'usage a laissé sa tare sur l'esprit et le cœur de la femme. A trente ans le caractère est fait et l'on sait que « les vieilles filles » sont rarement compréhensibles et tolérantes. C'est en effet une vérité indiscutable que l'expérience sexuelle est l'un des plus grands éducateurs de la femme qui soit. Je maintiens qu'il existe une différence essentielle entre la mentalité de la femme vierge et celle de la femme qui ne l'est pas. Les opinions que nourrit la vierge sur les hommes et la nature des relations sexuelles sont nécessairement vagues et conjecturales; après trente ans, il est excessivement probable que ces suppositions seront aussi erronées que des idées fixes. Les chances de désillusion et de désappointement sont alors aussi grandes pour l'homme que pour la femme. Si l'homme est également dépourvu d'expérience sexuelle, les chances de faire mauvais ménage sont encore plus grandes. On prétend que les femmes préfèrent, comme compagnons, les célibataires aux veufs (?) — mais l'attraction que les veuves exercent sur les hommes est tellement notoire qu'elle suscite la jalousie des femmes seules. Pourquoi donc? Parce qu'ayant connu l'homme sexuellement, elles connaissent la nature masculine, ce qui lui plaît et lui répugne, ses côtés forts et ses points faibles. La veuve est une femme qui a passé par la voie qui peut lui apprendre la vérité sur l'homme : étroite association d'intellect et de corps. Voilà pourquoi dans son « Art de prendre femme » Mantegazza dit de la veuve que si elle ne peut offrir son compagnon la fleur virginale (qui après tout est davantage un mythe qu'un joyau réel), elle peut lui apporter tous les trésors de ses expériences amoureuses, ce qui vaut souvent davantage que cent virginités.

A l'âge de 35 ans, la virginité prolongée tend à rendre la femme impropre aux responsabilités physiques de la cohabitation. On ne peut s'attendre d'un homme qui a vécu d'une existence inactive jusqu'à trente-cinq ans qu'il fasse soudainement montre

d'une force musculaire vigoureuse. On ne peut pas plus s'attendre à ce qu'une femme dont la fonction sexuelle est demeurée sans exercice jusqu'à trente ou quarante ans soit apte à remplir normalement le rôle d'une compagne ou d'une mère. L'amativité — si jamais elle a existé — aura complètement disparu par manque d'assouvissement normal. Dans le cas d'une femme frigide-née, il est de toute probabilité que la sensibilité sexuelle sera totalement absente. Sans doute, une telle femme pourra aveuglément se jeter dans les bras d'un jeune compagnon ardent, de cinq à huit ans plus jeune qu'elle, mais il est bien rare que l'un et l'autre retirent du bonheur de leur réunion. Or, les conditions de la vie sociale et économique actuelle tendent de plus en plus à reculer le mariage jusqu'à ce que soient éteintes la flamme et la vigueur de la jeunesse.

Mes lecteurs n'ignorent pas que légalement l'incapacité de l'homme à consommer le mariage est une raison de divorce ou d'annulation, mais il est arrivé à beaucoup d'hommes qui ont épousé des vierges mûres de rencontrer chez leurs femmes une impuissance plus ou moins grande. Le stimulant naturel permet en général aux organes débilités de la reproduction de regagner par la suite leur sensibilité; dans des cas nombreux, par contre, trop de femmes ont appris, à leurs dépens, que la continence sexuelle est une cause d'union malheureuse, non seulement au début mais pour tout le temps qu'elle durera.

J'ai donné la première place à l'aspect physiologique de la virginité trop longtemps prolongée considérée au point de vue de l'union sexuelle, parce que c'est un sujet que les femmes refusent d'aborder. C'est une erreur grave et c'est la source de maintes misères dont mon sexe est affligé. Pourquoi donc appartierait-il à l'homme seulement de connaître ce qui a trait à un fait aussi important que le fait sexuel? En fermant les yeux, en permettant à autrui de nous en obscurcir la connaissance, nous faisons injure à nos revendications d'intelligence pour le moins égale à celle de l'homme.

« Tout ceci est bel et bon — répliqueront peut-être certains de mes lecteurs — nous reconnaissons qu'un trop grand nombre de femmes sont grossièrement lésées par un célibat contre nature. Mais qu'y faire? Il y a eu, il y aura toujours une proportion notable de femmes seules. Ne feraient-elles pas mieux de se résigner à l'inévitable, de se créer un bonheur de seconde main qu'on peut facilement rencontrer dans l'activité de la vie journalière? Tant de sphères utiles sont ouvertes à la femme aujourd'hui! Au pis aller, ne pourraient-elles se consacrer aux familles de leurs frères, de leurs sœurs qui ont des enfants? Elles trouveraient là une magnifique occasion d'exercer leurs capacités d'affection désintéressée. »

Mes bons amis, vous offrez une pierre à la place de pain. Le cœur d'une femme aspire à des enfants qu'elle ait mis au monde elle-même. Pourquoi la femme se résignerait-elle à ce bonheur d'occasion, alors que la nature, l'infailliable guide, indique le vrai, le seul remède, et nous invite à en faire hardiment usage? La « loi non écrite » de la société actuelle prescrit que toute femme non mariée doit rester dans un état de chasteté. Comme tant d'autres des conventions morales, celle-ci est vile, contre nature, cruelle au plus haut degré. Si on enseignait aux jeunes filles à subvenir à leurs propres besoins, à être libres et indépendantes économiquement; si dès l'enfance, on leur apprenait à considérer le don futur d'elles-mêmes comme une action naturelle et légitime, dépendante seulement de leur bon vouloir, combien serait différent l'état des choses. La chasse aux maris cesserait; il y aurait très peu d'unions permanentes, car de nombreuses femmes comprennent les avantages d'unions qui se peuvent facilement dissoudre ou renouveler. Nombre de femmes énergiques, après avoir satisfait aux exigences fondamentales de leur nature, se consacraient à une profession, à une activité indépendante. Si la maternité survenait, combien chère, incommensurablement chère, deviendrait alors la vie de ces femmes-là?

Est-ce que je revendique pour la jeune fille le droit d'avoir des amants et d'occuper dans « la société » la même situation que la femme soi-disant chaste? Absolument. Il y a des milliers de femmes — des millions peut-être — qui ne peuvent se marier. Au nom de l'humanité, qu'elles aient des amants et des enfants si ça leur convient. Céder à l'homme qui lui plaît est aussi naturel pour une femme que la venue de ses dents de sagesse ou le développement de son buste. Il y a un moment dans la plupart des vies de jeunes filles où la virginité aspire en tremblant à se donner, à se mélanger à une autre vie, à créer une vie nouvelle. C'est pour une femme le moment idéal du don de soi.

L'aspiration à l'amour de l'homme, à une progéniture comme conséquence de cet amour, voilà l'héritage de la femme. Aussi longtemps que les femmes seront privées du « droit » de satisfaire ces deux aspirations — qui n'ont rien à voir avec l'accident du « mariage » — elles resteront inférieures, mutilées, incomplètes. Depuis des siècles, la loi despotique de la virginité obligatoire tient esclave notre féminité. Le temps n'est-il pas venu de nous libérer de ce lien infamant?

L'en faut des maîtres

*C'est pas quand j'aurais fait pas d'maitres,
Qu'ca chang'rait qu'qu'chos'ici bus.
Au rest', par'fait, l'en faut d'ces êtres.
— Ya des homm's qui s'en pass'raient pas...
Qu'est-ce qu'y foutaient tous les lèch's quêtres,
Les dm's servil's, les port's crachats,
Si à chacun d'eux, un jour, l'maitre
Disait : « Fous l'camp, va, t'es trop gras! »
Bon Dieu!... pour l'coup la machin'ronde
Serait ben dépeuplé d'moitie,
Et tant che'z l'p'tit que che'z l'grand monde,
C'qui j'en aurait des « sus l'pavé... » !
C'qu'on en verrait des dm's en peine,
Des estomacs criant la faim;
Des homm's hurlant : « Qu'on m'rend' la chaîne
Qui m'assurait la bouche d'pain... »
... Et si les maitr's les laissaient là...
Y crévaient ben tous ces pau'v' gas
— Sans mêm' penser qu'y zont deux bras!!!...
LOUIS HÉBRAS.*

Du sang sur les mains... du sang sur les âmes...

... Here's the smell of the blood still.
Quand je suis dans la rue je ne puis sans frémir d'horreur regarder les mains des hommes qui passent près de moi.

Sur ces mains je vois toujours des taches de sang, des taches qui jamais ne pourront s'effacer. Vous pourriez arracher de vos mains la chair vive, ces stigmates y seraient encore!

O mains humaines! vous pouvez caresser et créer, vous pouvez conforter et soulager, vous pouvez sculpter de la vie et de la beauté immortelles! Et vous avez tué! O vous, les hommes qui passez, calmes ou haletants vers le travail ou le plaisir, vous qui n'êtes émus que des inquiétudes et des jouissances quotidiennes, vous qui vivez comme si « cela » n'était point été, réalisez-vous ce que veut dire ce mot « tuer »?

Ce n'est pour vous qu'un simple mot de dictionnaire, un mot parmi des milliers d'autres, un de ces mots qu'on lit, qu'on entend et qu'on dit sans se sentir le cœur blessé et l'âme en deuil.

Mais vous ne le vivez donc pas ce mot de mort? « Tuer! » Abolir en un instant une œuvre que rien, jamais rien, entendez-vous, pas même Dieu, s'il existe, ne pourra reconstruire!

Anéantir ce miracle que nous ne remarquons même pas : la Vie, parce que ce miracle, c'est nous mêmes.

La vie! un être qui marche, qui court, qui saute, qui parle, qui crie, qui rit, qui chante, qui pleure, qui aime, qui hait, qui souffre, qui exulte!

La vie! de la chair chaude qui tressaille, du sang qui court, un cœur qui bat, une poitrine qui se soulève et qui s'abaisse, des yeux qui voient, une bouche qui parle, une pensée qui comprend et qui crée!

Vous faites un geste, un tout petit geste bien simple... alors tout s'arrête, c'est fini. Cet être unique dans l'infini et dans l'éternité n'est plus qu'une chose qui se désagrège, bientôt une pourriture infecte...

Non, je ne puis voir vos mains sans frémir d'horreur! Mes regards s'y collent à du sang, du sang grenat, tiède et gluant, de la vie dont vous avez fait de la mort.

Et je ne puis ni ne veux m'empêcher de frémir d'un frisson plus horrible encore en songeant à tous ceux qui, n'ayant pas tué de leurs mains ont tué de leur pensée et de leur cœur.

ANIBROS.

[Cet extrait d'un volume « Les Solitudes Inquiètes » qui doit bientôt paraître aux éditions Maurice de Monte-Lénes.]

J'entends un partisan de l'état actuel des relations sexuelles s'écrier: « Promiscuité! » d'un air alarmé. Promiscuité? Y a-t-il un système de relâchement sexuel qui pourrait être pire que l'actuel? Considérez donc s'il vous plaît, sans sortir de mon pays, Londres, Liverpool, toutes les villes de la Grande-Bretagne, toutes les colonies anglaises. Vous y verrez étalés les exemples de la vraie promiscuité sous la forme de prostitution de la femme. Y a-t-il au monde une forme plus noble d'amour que la réunion pure, sérieuse, désintéressée d'amants attirés l'un vers l'autre par une attraction mentale et physique? Quel homme ou femme d'esprit sain confondrait ces deux systèmes tellement opposés dans leur essence? Quel homme, quelle femme ayant médité sur la question nierait que le célibat obligatoire de la femme et la prostitution sont des fléaux inséparables, jumeaux?

Le temps vient, il est même à notre portée où toute vierge pourra tendre les mains vers l'homme qui l'attire et lui dire : « Mon ami, nous nous aimons. Toute ma vie jusqu'ici a été une recherche pour toi, mon bien-aimé, mon autre moi-même. Je suis tienne, prends-moi, absorbe-moi en toi ou je meurs ».

Hope CLARE.



